

Politiques de communication

HORS-SÉRIE N°1



la revue

Sound studies
À l'écoute du social

Dossier dirigé
par Philippe Le Guern





DOSSIER

« Si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur, eh bien le travailleur français sur le palier devient fou! » En signalant que le bruit, et plus largement les ambiances sonores, constituent à la fois des enjeux de politique publique et des marqueurs de différences culturelles, l'auteur de cette réplique pour le moins discutable s'est peut-être fait le promoteur bien involontaire d'un courant de recherche aujourd'hui en pleine expansion : les *sound studies*. Car à bien y regarder – ou à bien y entendre ! – des phénomènes aussi divers que l'industrialisation et l'urbanisation, les politiques raciales ou de genre, le post-colonialisme, l'écologie environnementale, les rapports de classe, etc., s'inscrivent tous dans une géométrie sonore où bruits, râles, soupirs, cris, hurlements et silences constituent autant d'empreintes possibles du social. Repenser le monde, les normes, l'ordre et le désordre à partir de leur trame sonore, telle est l'ambition de ce numéro de *Politiques de communication*.



DOSSIER COORDONNÉ ET PRÉSENTÉ
PAR PHILIPPE LE GUERN

- Une discipline qui ne fait pas de bruit ? 5
Philippe Le Guern

- Le temps des pionniers : Jean-François Augoyard et le Cresson 31
Entretien recueilli par Pascal Amphoux et Philippe Le Guern

- An Acoustic Self-Portrait: My Hyper-Local Sounds 45
Jonah Raskin

- **Ecoute.** An Interview with Bernie Krause,
the Father of Soundscape Ecology 65
Jonah Raskin

- **Hearing madness and sounding cures:** recovering historical
soundscapes of the asylum 77
Dolly MacKinnon

- **Quand l'espace public se met au diapason.** La politisation
sonore en Malaisie, entre enjeux idéologiques et clivages partisans 107
David Delfotie

- The Sound Wars: Silencing the Working Class Soundscape
of Smithfield 147
Linda O Keeffe

- Les opérateurs téléphoniques comme nouveaux opérateurs
culturels politiques de la musique au Mali 179
Emmanuelle Olivier

- The Fairground Noise 209
Ian Trowell

Une discipline qui ne fait pas de bruit ?

Remarques sur la construction sociale des *sound studies*



Philippe Le Guern

« We shouldn't be too literalistic in staking out boundaries – defining a field is tricky and too often gets overtaken by contests for academic authority. It would be both wrong and insulting to say that the current generation of scholars has invented the academic study of sound. It would be even more ridiculous for a single scholar to claim to have invented or defined the field [...] » (Sterne, 2012, p. 10).

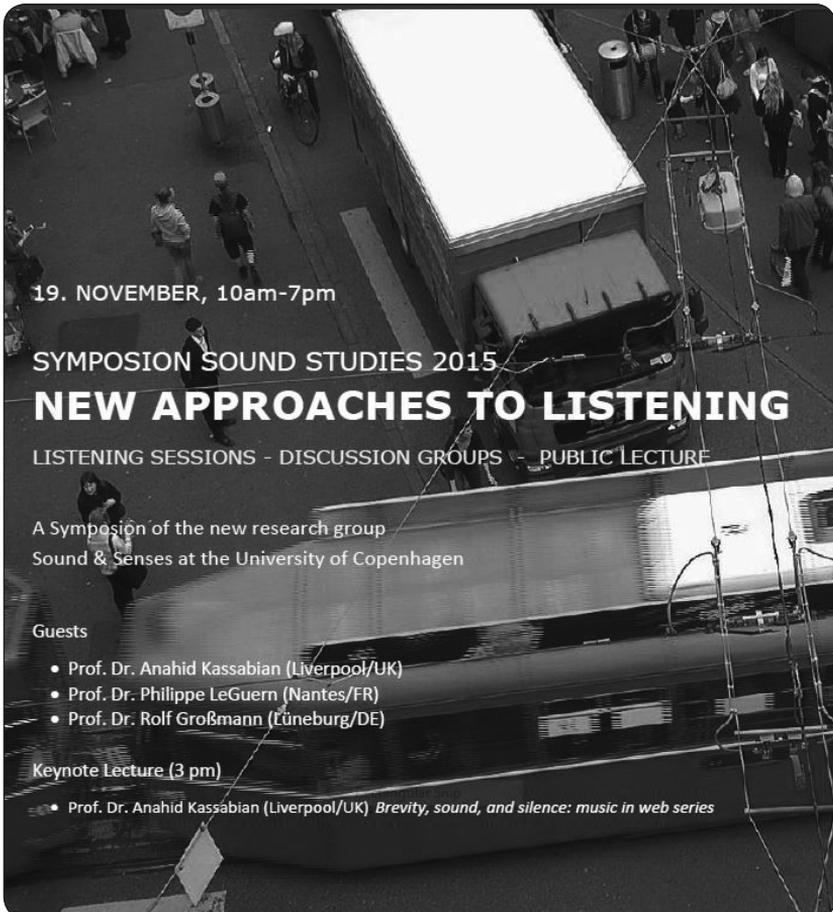
En novembre 2016, deux collègues de l'université de Copenhague spécialistes des *sound studies* – Holger Schulze et Morten Michelsen – m'avaient proposé de répondre à une commande un peu singulière : « Présenter en dix minutes une réflexion provocatrice sur de nouvelles manières d'écouter ». Je m'étais résolu à parler non pas de ce dont j'étais spécialiste – les liens entre la musique et le numérique – mais de ce qui me concernait à titre personnel : le fait de perdre peu à peu l'ouïe et de souffrir d'acouphènes (et je note que je ne suis pas le seul parmi les auteurs de ce numéro à avoir porté un intérêt au son en raison notamment de problèmes physiologiques, Jonah Raskin avouant souffrir d'acouphènes et Bernie Krause du syndrome d'hyperactivité avec déficit de l'attention). Si ce sujet me concernait tant, c'est à la fois parce que la perspective d'une dégradation significative des capacités auditives compliquait déjà ma vie sociale, mais aussi parce que j'avais le sentiment qu'une part de la richesse du monde qui m'entourait m'échappait désormais. Par exemple, pour moi qui avait jadis passé tant

de temps, avec mes amis, à disséquer tel ou tel album et notamment les arrangements et la prise de son, comment être certain que ce que j'entendais désormais n'était pas une version amputée et donc appauvrie de la musique enregistrée? En y réfléchissant, j'ai réalisé que cette attention aux détails sonores ne remontait pas à mes premières expériences musicales, mais à bien plus loin. Très jeune, j'envisageais l'écoute comme une des conditions nécessaires d'une relation aboutie de l'homme au monde, influencé notamment par la lecture du *Dernier des Mohicans* et l'imaginaire des *Westerns*, genre alors très populaire à la télévision: les Indiens habitaient un monde où avoir l'ouïe fine était une vertu cardinale, pour qui voulait déjouer les assauts des cow-boys, traquer le gibier, et assurer plus généralement les conditions de sa survie¹. Extrapolant à partir de ces éléments personnels, j'avais décidé de communiquer à Copenhague sur les sons a priori inaudibles pour l'oreille humaine, soit parce qu'ils nécessitaient pour être entendus des artefacts spécifiques (le logiciel *Batsound* pour les cris de chauve-souris, ou les dispositifs conçus par l'artiste Kristina Kubisch pour rendre audibles les champs électromagnétiques), soit parce que, appartenant aux siècles passés, ils n'avaient pu être entendus que par leurs contemporains et faisaient aujourd'hui l'objet de reconstitutions. Ce qui m'intéressait, dans ces trois exemples, concernait non seulement la manière dont des opérations de « traduction » rendaient audibles de tels sons, mais également la signification politique de telles opérations: pouvoir entendre les chauves-souris devenait un important levier de l'action écologique et environnementale, rendre sensible l'omniprésence des champs électromagnétiques éclairait la dimension techno-scientifique du capitalisme, et les sons reconstitués du passé interrogeaient la fabrication de nos imaginaires historiques par les médias. Le texte qui suit a trouvé son origine dans ces « dix minutes sur de nouvelles façons d'écouter », qui ont confronté le spécialiste des musiques populaires à la question des paradigmes et des concepts que je pouvais mobiliser, à la lecture de textes qui m'étaient peu ou pas familiers, à une série d'interrogations sur cette discipline émergente baptisée *sound studies* dont je ne parvenais pas à tracer les frontières. C'est par conséquent à la question de savoir ce qu'est

1. À cette finesse d'ouïe, David Le Breton ajoute une qualité de retenue dans l'expression: « La sobriété de l'Indien, ses pauses plus longues, ses tours de parole qui n'engrènent pas aussitôt sur le silence de son interlocuteur, désarment celui qui n'est guère accoutumé à ce mode de discussion [...] » (2015, p. 29).

une discipline académique, comment elle se constitue, et quels en sont les enjeux spécifiques lorsqu'il s'agit de son, que je voudrais traiter ici, afin de donner à un lecteur peu averti quelques clés de compréhension de ce que sont les *sound studies*. Et dans une perspective plus générale, c'est une réflexion sur l'écoute du social qu'entreprind ce premier numéro hors-série de Politiques de Communication, démontrant que la dimension du sonore peut offrir une alternative crédible ou du moins un complément heuristique aux grilles de lecture à partir desquelles nous analysons la vie sociale.

Figure 1. Nouvelles approches de l'écoute



19. NOVEMBER, 10am-7pm

SYMPOSIUM SOUND STUDIES 2015

NEW APPROACHES TO LISTENING

LISTENING SESSIONS - DISCUSSION GROUPS - PUBLIC LECTURE

A Symposium of the new research group
Sound & Senses at the University of Copenhagen

Guests

- Prof. Dr. Anahid Kassabian (Liverpool/UK)
- Prof. Dr. Philippe LeGuern (Nantes/FR)
- Prof. Dr. Rolf Großmann (Lüneburg/DE)

Keynote Lecture (3 pm)

- Prof. Dr. Anahid Kassabian (Liverpool/UK) *Brevity, sound, and silence: music in web series*

La structuration du champ académique français est-elle homologue au paysage de la recherche anglophone ? Car parler de *sound studies*, c'est non seulement évoquer une discipline qui n'a pas d'équivalent conceptuel et terminologique en France, mais c'est également mesurer à quel point la constitution des domaines scientifiques diverge, de part et d'autre de la Manche et de l'Atlantique. On a ainsi vu fleurir depuis plusieurs décennies une série d'intitulés – *Disability Studies*, *Ethnic Studies*, *Heavy Metal Studies*, etc. – qui consacrent l'apparition de questions et de mouvements sociaux dans le champ de la recherche en même temps qu'ils interrogent la capacité des disciplines traditionnelles à se saisir de cultures ou de sous-cultures souvent considérées comme subalternes, triviales ou anecdotiques (Albrecht, Ravaud, Stiker, 2001). Les interrogations suscitées par ce mouvement d'extension des domaines disciplinaires, hors des frontières habituelles tracées par ce que l'on nomme habituellement les humanités et les sciences sociales, sont connues et rejoignent assez largement les questions et critiques posées aux *Cultural Studies* : d'un côté, on peut se réjouir que de nouveaux objets conduisent au décroisement de disciplines faiblement poreuses et dont l'orthodoxie, du moins en France, est garantie par les commissions nationales universitaires. On peut en effet penser que ce processus de cloisonnement institutionnel est peu favorable à la prise en compte de phénomènes complexes qui nécessitent, pour être étudiés, un appareillage méthodologique et conceptuel interdisciplinaire. Un autre élément d'appréciation positive découle de ce que les disciplines traditionnelles, privilégiant habituellement les corpus les plus classiques / légitimes, et ne tenant compte des formes les plus populaires ou les moins consacrées – dont l'importance sociale est pourtant indiscutable – qu'avec circonspection ou parcimonie, doivent admettre de nouveaux objets, souvent marqués par leur inscription dans la culture populaire : la manière dont Hoggart, fondant le CCCS à l'université de Birmingham dans les années 1960, dut apprivoiser des collègues sociologues et littéraires défiants, donne un bon exemple des résistances que peuvent susciter les objets considérés comme subalternes, et il n'est pas certain que l'université française ait totalement réalisé son *aggiornamento*

en la matière. *A contrario*, des auteurs comme Mattelart et Neveu ont souligné les limites de cette expansion d'objets parfois « micro- », que leurs promoteurs tentent d'ériger en nouveaux socles disciplinaires, ou de phénomènes culturels sous objectivés et sur-interprétés, comme c'est le cas avec la chanteuse Madonna (Mattelart et Neveu, 2003, p. 102) : « Les gains de connaissance bien réels nés de l'attention à des composantes plus diverses de la mosaïque du culturel ont comme contrepartie l'obsession du petit objet, de la banalité des petites histoires dans l'amnésie des mécanismes sociaux qui président à leur production » (Mattelart et Neveu, 2003, p. 100).

Pour résumer, la promotion de toute une série de pratiques sociales et d'esthétiques au rang d'objets subculturels – de la musique metal aux cultures fans, plus rien ne semble devoir arrêter ce mouvement de subculturalisation effréné et on attend avec amusement la création de nouveaux domaines sub-disciplinaires : il n'est pas besoin d'esprit baroque pour imaginer l'émergence de *dog studies* ou d'*accordéon-musette studies* – mérite d'être analysée comme un nouveau symptôme des efforts entrepris pour institutionnaliser et autonomiser à peu près toutes les dimensions sociales apparemment marginales comme objets d'études. Loin de moi l'idée de considérer que les cultures opposées aux cultures dominantes sont dénuées d'intérêt et de valeur, tout au contraire. Mais il faut bien reconnaître qu'il y a quelque chose d'ironique et en tout cas de paradoxal dans le désir d'institutionnalisation de phénomènes subculturels qui par définition cherchent à contourner ou à subvertir les styles dominants.

Pour en prendre un exemple, dans un article sur l'institutionnalisation des *metal studies*, Guibert et Sklower (2013) pointaient les ambiguïtés suscitées par l'émergence de ce « nouvel » objet d'étude sur la scène académique. Si je cite ce travail, c'est autant parce qu'il présente un panorama très informé des travaux menés dans ce champ que par sa conclusion elle-même ambiguë et que je cite en partie : « Ces ambiguïtés peuvent être la force de ce champ : réseau mondialisé de chercheurs tiraillés entre les impératifs de scientificité et ceux d'une fidélité à des pratiques et un imaginaire marginal, il interroge justement la place du chercheur d'un point de vue réflexif et performatif, ainsi que son rapport au savoir et à son objet ». Mais encore faut-il .../...

démontrer que le métal est une musique illégitime (et pour quelles instances?), ce qui ne va pas de soi puisque, comme l'établissent les auteurs eux-mêmes, on trouve un grand nombre de travaux publiés sur le métal, et que le succès des festivals de métal semble relativiser l'illégitimité proclamée de ces musiques. En outre, on est en droit de se demander si la double revendication – en réalité très classique dans l'histoire des *cultural studies* (Van Damme, 2004) – d'internationalisation des réseaux de recherche et d'interdisciplinarité d'une part et d'autonomie de l'objet d'autre part ouvrira à de nouveaux outils théoriques et à de nouveaux espaces de réflexion sans céder à la tentation de la fétichisation des derniers concepts à la mode et à la balkanisation des objets étudiés ou si elle n'est pas plutôt un énième avatar des stratégies de légitimation qui recyclent des appareillages théoriques déjà « rentabilisés » en promouvant à nouveaux frais des objets présentés comme marginaux, selon la logique des profits de victimisation. L'attention portée aux expressions culturelles tenues à la marge est en soi une intention louable, mais rien n'indique que cela constitue une condition nécessaire et suffisante pour en faire des objets autonomes et amenant des questions réellement nouvelles. À ce compte, on a un peu le sentiment que le post-académisme revendiqué par les *studies* n'est que l'envers de l'hyper-académisme des logiques disciplinaires, mais pas sa solution. Dès lors, que dire de l'autonomisation en cours des *sound studies*? Y-a-t-il nécessité à inventer une nouvelle discipline, alors que le son est par essence au carrefour de multiples disciplines, telles l'histoire, la géographie, la sociologie, l'acoustique? Toute la question, me semble-t-il, est de savoir si ces nouveaux territoires dont participent les *sound studies* permettent de faire bouger les frontières disciplinaires instituées, d'acheminer vers de nouveaux modèles théoriques, et de renouveler notre compréhension des phénomènes sociaux, ou s'il s'agit juste de tirer de nouveaux profits d'objets prétendument relégués – à tort ou à raison – dans les coulisses de la recherche académique.

La promotion (relativement) récente des *sound studies* au rang de discipline, du moins dans les pays anglophones, constitue un fait objectif mais également un symptôme qui mérite d'être décrypté : pourquoi et à quel titre le sonore devrait-il constituer la matière d'un (sous-)champ de recherche autonome ? Quel est le périmètre et quelles sont les frontières de ce champ ? Se définit-il par un type de questionnement, des concepts, des objets ou un type d'approche ou de méthodologie spécifique ? Pourquoi le son a-t-il, par comparaison avec l'image et la culture visuelle, tardé à s'imposer comme objet à part entière ? Il en va en effet des champs académiques comme des autres champs, qui constituent autant de découpages du monde social et de ses expressions concrètes ou symboliques : le différent fait la différence pour ceux qui font la différence. L'émergence et la constitution d'un nouveau domaine du savoir comme champ ne manquent jamais de signaler que les frontières bougent, se déplacent et se recomposent, que non seulement de nouvelles questions s'imposent mais aussi que de nouveaux impétrants font leur entrée dans le monde académique, et que l'autonomie se gagne ou se manifeste toujours par la conquête de territoires et l'instauration de frontières, l'usage de libellés, le déploiement de catégories, la mise en œuvre de parapets institutionnels. À ce titre, il n'y a guère de raison pour que les *sound studies* échappent à cette logique que Durkheim, Weber, Elias puis Bourdieu notamment ont cherché à analyser, tout d'abord pour théoriser la division sociale du travail puis pour décrire des domaines d'activité où des individus entrent en relation de concurrence ou de solidarité les uns avec les autres, dans la mesure même où ils perçoivent plus ou moins consciemment les règles propres et les enjeux spécifiques à leur champ d'appartenance. Disant cela, on l'aura compris, c'est autant une réflexion sur les apports des *sound studies* à la compréhension du social qu'une analyse sociologique des *sound studies* comme part du social – et plus précisément du champ académique – que ce premier dossier hors série se donne comme horizon : non seulement le social saisi par les *sound studies*, mais également les *sound studies* saisies par les sciences sociales. Il ne s'agit donc pas de décréter ce que sont les *sound studies*, mais bien plutôt d'identifier un certain nombre des processus à l'œuvre dans cette légitimation en cours des *sound studies*.

Parmi ces processus, on notera la multiplication des publications, la structuration de réseaux de chercheurs, la traduction de textes considérés comme fondateurs ou encore l'organisation d'expositions dédiées au son...

Pour en donner quelques exemples, on a assisté à la création récente – à partir des années 2010 – de revues dédiées telles que *Sound Studies* (Routledge) ou encore *Journal of Sonic Studies* (University of Leiden Press), à la publication de numéros spéciaux tels le « Politiques sonores » édité par la revue *Poli* en 2015, à la création de revues en ligne ou encore à la mise en archives et exposition d'un patrimoine sonore. La publication récente de plusieurs anthologies – genre éditorial dont Tim Boon, dans une recension d'ouvrages consacrés aux *sound studies*, se demande si elle « n'est pas un acte de construction disciplinaire » (2015) –, constitue sans doute l'exemple le plus marquant de cette volonté de baliser le champ. Par ailleurs, des colloques ont complété ce dispositif d'institutionnalisation : par exemple, celui qui s'est tenu sur les archives sonores et l'ethnomusicologie, en juin 2010 au musée du quai Branly ; en octobre 2015, c'était au tour de la Bibliothèque nationale de France, de mettre en valeur le patrimoine sonore et musical de l'Europe grâce au projet *Europeana Sounds*. Le choix opéré par la Fondation Cartier pour l'art contemporain d'inviter en résidence Bernie Krause, de juin 2016 à janvier 2017, constituait un autre exemple de l'intérêt croissant pour le son comme grille de lecture esthétique, scientifique et anthropologique des questions environnementales et de la raréfaction des espèces animales : il ne s'agissait plus simplement d'expositions dédiées à tel ou tel musicien passé à la postérité (Lennon, Hendrix, Bowie, etc.) comme en organise régulièrement la Cité de la Musique, mais bien de la reconnaissance du son dans une acception étendue à tous les domaines de la vie sociale et non plus simplement à la musique et à l'esthétique. Enfin, l'institutionnalisation des *sound studies* a pris appui sur la constitution de réseaux de chercheurs réunis autour de thématiques fédératrices comme la *European Sound Studies Association* ou la *Nordic Research Network for Sound Studies*. Bref, avec le recul, on a un peu le sentiment d'assister à ce qui s'est passé il y a plus de 20 ans en France pour l'étude de la télévision et plus récemment des musiques populaires (Le Guern, 2014) : la sociologie des loisirs de Dumazedier, Friedmann ou encore Morin n'avait pas saisi, dans les années 1960, à quel point la télévision pouvait constituer un divertissement de masse et un opérateur de transformation culturelle. Suivirent les années 1970 où la sociologie de la domination envisagea la télévision essentiellement comme une forme illégitime de la culture et un vecteur d'enfermement culturel. C'est ce contexte, intellectuellement peu favorable à la télévision et aux médias de masse en général, qui expliquait pour bonne part la lente